

LA VILLA



REVUE DE PRESSE

Retrouvailles au bord de l'abîme

Robert Guédiguian réunit ses acteurs fétiches à l'occasion de son vingtième long-métrage, film délicat sur le temps qui passe

Le Monde

LA VILLA



Au début, il y a la fin. Un vieil homme tanné, songeur, accoudé à la terrasse d'une maison dominant la calanque (dite « de Méjean »). Le temps de regarder, une dernière fois en conscience, la beauté familière du site, les maisons modestes et multicolores, le viaduc en surplomb, la mer scintillante à l'horizon. Puis dire « *tant pis* » et s'écrouler. Fin du paradis prolo, l'histoire peut commencer. Avec, en sourdine, la litanie de questions chères à Robert Guédiguian : comment rester fidèle à l'héritage de lutte et à l'idéal de justice qu'incarnait cet homme ? Comment ne pas les trahir dans la jungle renouvelée et triomphante de l'économie libérale ? Comment tenir encore sur la nécessité, chaque jour piétinée, de la solidarité et du bien commun ?

Questions vitales, chacun de nous, sinon le reconnaît, du moins le sait au plus profond de lui-même, et ce n'est certes pas d'hier que Robert Guédiguian, depuis sa base marseillaise et en compagnie de sa belle équipe, nous joue cette musique-là. Simplement, ce vingtième long-métrage – à l'instar de *Marius et Jeannette* (1997) qui en cristallisa une sorte de moment parfait – occupe dans la partition de l'œuvre un sommet. Sommet, tout à la fois de noirceur, de lyrisme, d'économie de moyens. Tout se joue ici, en effet, dans le périmètre réduit de l'anse maritime, scène environnée d'angoisse, sur laquelle se

couche désormais le soleil pâle et hivernal d'une inexorable fin du monde.

C'est ici que se retrouvent, pour le veiller, les trois enfants de l'homme victime d'une attaque, cloué au lit dans le silence de sa fin annoncée. Fratrie éparpillée, dont la réunion tardive fait resurgir les tendres liens mais aussi les cruels fantômes du passé, l'incertitude douloureuse du présent, le défi de l'avenir dans un monde sous leurs yeux transfiguré. Tout cela, en quelques plans, est remarquablement posé, senti, montré. Voici donc Angèle (Ariane Ascaride) débarquant d'un taxi, valise à la main, comme prête à repartir. Voici Armand (Gérard Meylan), qui l'accueille sans un sourire, le front soucieux, le sacrifice accroché à l'âme. Voici Joseph (Jean-Pierre Darroussin), la voyant venir depuis le surplomb du balcon, avant de lui présenter sa « *trop jeune fiancée*, » Bérangère (Anaïs Demoustier).

RESTAURANT OUVRIER

La première, actrice toujours entre deux lieux, partie depuis longtemps du foyer, a rompu avec sa famille après l'accident stupide qui a coûté la vie à sa fillette, confiée aux soins de son grand-père. A contrario, le second n'a pas bougé, a repris le restaurant ouvrier du père, s'obstine, par fidélité filiale autant que par idéal, à faire une cuisine généreuse à petits prix au risque de la faillite, s'occupe seul du malade depuis l'accident. Le troisième, qui semble toujours regarder la vie de haut, est un esprit fort, un blagueur amer, un faux cynique qui est sur le point de tout perdre.

Ces retrouvailles ont lieu à l'ombre de la mort, qui semble tout envelopper. Mort lancinante et scandaleuse de la fillette d'Angèle,

Le Monde

mort rayant d'un trait les vieux voisins, derniers témoins d'une autre époque, qui refusent de quitter leur maison, mort du couple que forme Joseph avec son ex-étudiante Bérangère, mort du quartier populaire rendu invivable par les promoteurs, mort d'une tradition d'accueil sur laquelle les rondes des militaires font peser le joug de l'état d'urgence. Mort, bien sûr, du père suspendu au bord du vide, devenu l'énigme incarnée du sentiment de la finitude, énigme posée avec les yeux vides du cadavre imminent qui a pris sa place. C'est ce spectre familier qui, aujourd'hui, questionne sans mot dire ses enfants sur le continent enfoui de leur enfance, sur le sens qu'ils ont donné à leur propre vie, et sur l'heure du bilan dont ils pressentent pour la première fois, ces vieux enfants, qu'il est aussi bien le leur.

Autant dire que les comptes, de chacun avec sa propre conscience et de tous avec tous, se règlent ici au bord de l'abîme, mais avec une délicatesse et une complexité qui nous évitent l'accablement du jeu de massacre. Au contraire, tout ici est touchant, proche, humain. Eclairé, en dépit de l'amertume du moment, par de fulgurants éclairs, tel le désir qui pousse le jeune marin pêcheur, fou de théâtre (Robinson Stévenin, doucement allumé) à draguer Angèle, qui en lui révéla la magie enfant. Tel encore ce flash-back brutal et éclatant, solaire, dionysiaque, sur les trois personnages saisis trente ans plus tôt lors d'une virée dans cette même calanque de Méjean. On les voit cheveux au vent, jeunes encore, dans une DS blanche qui file sur le surréel *I Want You* de Bob Dylan, puis qui se foutent à la flotte.

Quelle est donc cette magie? Ni plus ni moins que celle du cinéma de Robert Guédiguian, qui remet sur le métier depuis trente ans les mêmes acteurs dans une distribution à chaque film différente, mais que l'œuvre ressaisit dans la durée, feuilletonnant leur présence comme une fiction toujours disponible, qui n'est autre que celle de la communauté qu'ils ont fini par former avec les spectateurs. L'extrait en question vient de *Ki-lo-sa?* (1985), le film sans doute le moins vu de Robert Guédiguian, pourtant le plus radical et le plus beau peut-être, en ce que sa rupture féroce avec le monde, son audace enfantine et onirique, sa blessure vive jetée en pâture disent de la vérité d'une œuvre qui se sera rarement permis la brutalité d'un tel aveu. Le très beau thème musical alors composé par le novice Alexandre Desplat revient aussi hanter *La Villa*.

Mais comment être encore jeune dans un monde racorni? Et comment être juste, selon le mot de Brecht, dans un monde qui ne l'est pas? L'ultime inflexion narrative du film, infiniment touchante, répond à cette question. Elle est à la fois concrète et mythologique. Elle consiste en l'accueil et en la protection d'une fratrie en miroir, enfantine et démunie, droit sortie des eaux. Générosité d'un geste, planté comme une graine dans le cœur de l'avenir. De sorte que le monde, qui appartient à tous les hommes, puisse un jour refleurir. De sorte qu'à la fin, il y a le début. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film français de Robert Guédiguian. Avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan, Jacques Boudet, Anaïs Demoustier, Robinson Stévenin (1 h 47).

Du Tchekhov méridional avec la «tribu» Guédiguian.

tion est grande, dès lors, de céder au «c'était mieux avant». C'est ce que reproche à Joseph sa jeune compagne (Anaïs Demoustier). Était-ce si bien jadis? On pourrait le croire, lorsque surgit l'extrait d'un des premiers films de Robert Guédiguian, *Ki lo sa?* (1985), porté par la cavalcade grisante de Bob Dylan (*I want you*), où l'on voit les mêmes personnages dans leur insolente jeunesse. Mais non: à l'époque déjà, Guédiguian parlait du temps perdu, des amours enfuies, de l'utopie gâchée. Le manque est une obsession, indissociable chez lui d'une nostalgie tenace. Une nostalgie au conditionnel: il est moins poursuivi par ce qu'il a vécu que par ce qu'il aurait pu vivre.

Heureusement, il y a le temps qui reste. D'une part, la relève est assurée par la jeunesse, certes regardée avec l'œil d'un «vieux con», mais au fond envinée, soutenue, aimée. Guédiguian mesure le gouffre qui sépare parfois les générations, leurs différends liés au travail et à l'argent – celui du couple de voisins avec leur fils médecin est bouleversant. D'autre part, l'urgence du présent, à travers la découverte d'enfants réfugiés, tapis dans la nature, vient réveiller ce que peuvent être une conscience, le sens de la solidarité et l'esprit de groupe.

Que faire de ces enfants? Que faire du resto? Qui pour s'occuper du vieux père? Partir ou rester? Autant de questions qui émergent de ce récit choral, fluide, dont l'action est habilement relancée par plusieurs épisodes dramatiques. Les réponses apportées sont provisoires: une fois n'est pas coutume chez le cinéaste, la fin reste ouverte. Malgré la mélancolie ambiante, des espoirs subsistent: l'amour de l'art et de la poésie (on déclame du Claudel!). L'amour tout court... Et puis il y a la mer, ses dorades et ses poulpes qui nous rappellent que l'antique palpite encore... Tout n'est pas perdu. —**Jacques Morice** | France (1h47) | Scénario: R. Guédiguian, Serge Valletti. Avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan, Robinson Stévenin, Anaïs Demoustier, Yann Trégouët.

LA VILLA

ROBERT GUÉDIGUIAN

A Marseille, les retrouvailles d'une fratrie dont les idéaux ont été éprouvés par la vie... Intense, mélancolique, mais aussi salutaire et teinté d'espoir.



C'est un coin de village qui donne sur la mer, surplombé par une villa et, plus haut, un auguste viaduc où passent des trains. On pourrait croire à une toile cubiste. Un patriarche, qui contemple la vue depuis son balcon en grillant une cigarette qu'il sait peut-être fatale, est soudain frappé par une attaque. Il ne meurt pas mais tombe dans une léthargie qui lui fait perdre son autonomie. L'imminence de sa mort suscite les retrouvailles de ses trois enfants, Armand (Gérard Meylan), Joseph (Jean-Pierre Darroussin) et Angèle (Ariane Ascaride), autant dire le rappel de la troupe de Robert Guédiguian. Le premier tient le modeste restaurant du port mais songe à mettre la clé sous la porte car le village se vide. Joseph est un cadre qui a été licencié: un beau

parleur amer multipliant les saillies sardoniques. Enfin, la petite sœur. Elle est comédienne, habite Paris et revient à contrecœur dans cette région, chargée, pour elle, de funestes souvenirs.

Le soleil est bien noir, ici. C'est une lumière d'hiver, de crépuscule qui règne sur ce théâtre à ciel ouvert. Du Tchekhov méridional, si l'on veut. Où l'on blague encore, mais «au bord du précipice», comme le dit Joseph. Cette noirceur n'est pas nouvelle chez le cinéaste, mais elle ne s'était pas exprimée de manière aussi poignante depuis *La ville est tranquille* (2000) ou *Marie-Jo et ses deux amours* (2002). Des trains qui filent vers la calanque déserte, des chemins de contrebandiers envahis de mauvaises herbes, tout paraît dominé par la perte, le deuil de quelqu'un, de quelque chose. La tenta-



On aime un peu



Beaucoup



Passionnément



On n'aime pas

«La Villa», le temps des crises

Avec sa troupe d'acteurs fétiches, Robert Guédiguian consacre son beau vingtième film à une famille qui se retrouve autour d'un possible héritage.

«C'était mieux avant.»

Quel spectateur pouvait s'attendre à fondre en larmes à l'instant où un personnage de cinéma prononce cette phrase à l'écran ? Et pour un acteur, cette phrase, comment la dire ? Pour un cinéaste, comment l'écrire, où la placer, à quel moment et dans quel lieu pour qu'on l'entende, un peu autrement peut-être (autrement que le refrain, la fatigue et l'époque). C'est sur un balcon arrondi face à la mer, une calanque pas loin de Mar-

seille, dans la lumière d'hiver. Bérangère (Anaïs Demoustier) provoque Joseph (Jean-Pierre Darroussin) qui évoque avec une nostalgie rageuse ses souvenirs d'enfance : «Tu ne vas pas me dire que c'était mieux avant ?» il explose, soulagé de crier – littéralement sur les toits – sa sagesse de vieux con (elle est plus jeune que lui et va le quitter) : «Si, c'était mieux avant ! C'était mieux avant.» Ce n'est pas vraiment une phrase (déjà toute prête), ni un énoncé (forcément vide), c'est une réplique, et répétée trois fois pour être à nouveau entendue.

Réplique. Nous sommes dans le petit théâtre de Robert Guédiguian. Théâtre miniature, ouvert sur le large : le petit port, sous le viaduc où passe le train à heures fixes, et ici la villa du titre avec son balcon arrondi, décors d'une histoire de fa-

mille où chaque personnage vient dire et répéter sa réplique, retrouver son vieux rôle un peu usé par le temps, et peut-être en changer le temps du film. Deux frères et une

Ce sont bien des types, réchauffés au contact des corps, s'avancant sur le théâtre miniature : les caractères d'une histoire reprise in extremis où ils auront leur rôle à jouer, à rejouer ou à remettre en jeu.

sœur réunis un peu tard par les circonstances d'un possible héritage, au moment où leur père vacille : Joseph, l'ancien militant à l'humour amer, ex-mao établi en usine et écrit vain raté ; Armand (Gérard Meylan), qui lui est resté au port, reprenant le restaurant paternel ; et Angèle (Ariane Ascaride), partie sans se retourner au moment d'un drame survenu des années plus tôt, actrice célèbre – accueillie par la femme de son frère sur l'air de «j'ai vu tous vos téléfilms». Ce sont bien des types, réchauffés au contact des corps (les mêmes, les acteurs de *Guédiguian*, sa troupe dans les années qui passent), s'avancant sur le théâtre miniature : les caractères d'une histoire reprise in extremis où ils auront leur rôle à jouer, à rejouer ou à remettre en jeu.

Le vingtième film de Robert Guédiguian, que vient-il nous dire encore,

pour nous faire fondre en larmes sous la lumière d'hiver? Que «*c'était mieux avant*»? De quoi nous parlent-ils, ces caractères, dans le petit théâtre à la russe de leur sitcom mélancolique: du temps qui passe, du monde qui change, de la révolte autrefois pas venue, pas assez, tout casser? De la hausse tragique des loyers sur la côte bleue – de la fascination, militarisation, gentrification du pays? De l'état d'urgence, des souvenirs d'enfance ou de la dernière chance? De ce dont on hérite et de ce qu'on bazarde, et d'un petit monde où le mot de «bourgeois» est salutairement resté l'insulte suprême alors même que tout, en lui, autour de lui, en fait partout, s'embourgeoisait? Mais toujours la même question, la question critique: soit un petit théâtre donné, quels sont ses rapports (de connexion ou de déconnexion, de fermeture et ouverture) avec le monde?

Miniature. Dans *la Villa*, ces rapports possibles sont multiples, autant de pistes dont la dernière, soudainement tracée par la fin du film en direction d'une enfance nouvelle, est très simple et très pure, qui ne vient pas clore ou sauver les autres, mais sans doute les fait bifurquer et résonner, leur fait écho – ainsi ces voix rebondissant à la fin sous les arches du viaduc. Dans *la Villa*, en face de la scène, il y a toujours la mer, qui tient lieu

de monde, d'où arrivent et où finissent la plupart des pistes du récit, celles du passé, du présent et du futur (le film cherche les trois temps ensemble, à les croiser et les creuser dans une même direction, et pas forcément celle d'«avant»). Même le flash-back où reviennent les personnages plus jeunes, mêmes corps tirés d'un précédent film (*Ki lo sa?* du même Guédiguian en 1985 avec Ascaride, Meylan et Darroussin sur les mêmes lieux, la calanque de Méjean), finit par jouer à se jeter à l'eau. Le communisme maritime de Guédiguian a plus que jamais les atours de la rêverie et les contours du réel, entre la mer et la scène. C'est une miniature combative, lancée à la recherche de l'émotion exacte, cherchant le lieu fragile où un petit jeu trouverait les moyens de redevenir vrai – où une vieille réplique pourrait sonner à neuf, à nouveau criante de toute une vie, même ratée, même passée. Dans ses vieux filets de pêche brillent des éclats d'avenir et quelques sanglots.

LUC CHESSEL

LA VILLA de ROBERT
GUÉDIGUIAN avec Ariane
Ascaride, Gérard Meylan,
Jean-Pierre Darroussin... 1h 47.



Un des plus beaux Guédiguian !

PAR PIERRE VAVASSEUR

Aujourd'hui en France

Parce que leur père a été victime d'un AVC, trois frères et sœur, Angèle, Joseph et Armand, se retrouvent à son chevet dans la calanque de Méjean, près de Marseille. Angèle est devenue une actrice de théâtre renommée. Un drame personnel l'avait totalement éloignée de ces lieux. Armand gère avec difficulté un petit restaurant ouvrier à la cuisine simple, reliquat des principes de fraternité transmis par le patriarche. Accompagné de sa jeune maîtresse, Joseph, cynique et désabusé, a été licencié avec de grosses indemnités de l'entreprise où il était cadre...

BEAUCOUP D'INGRÉDIENTS DOSÉS AVEC JUSTESSE

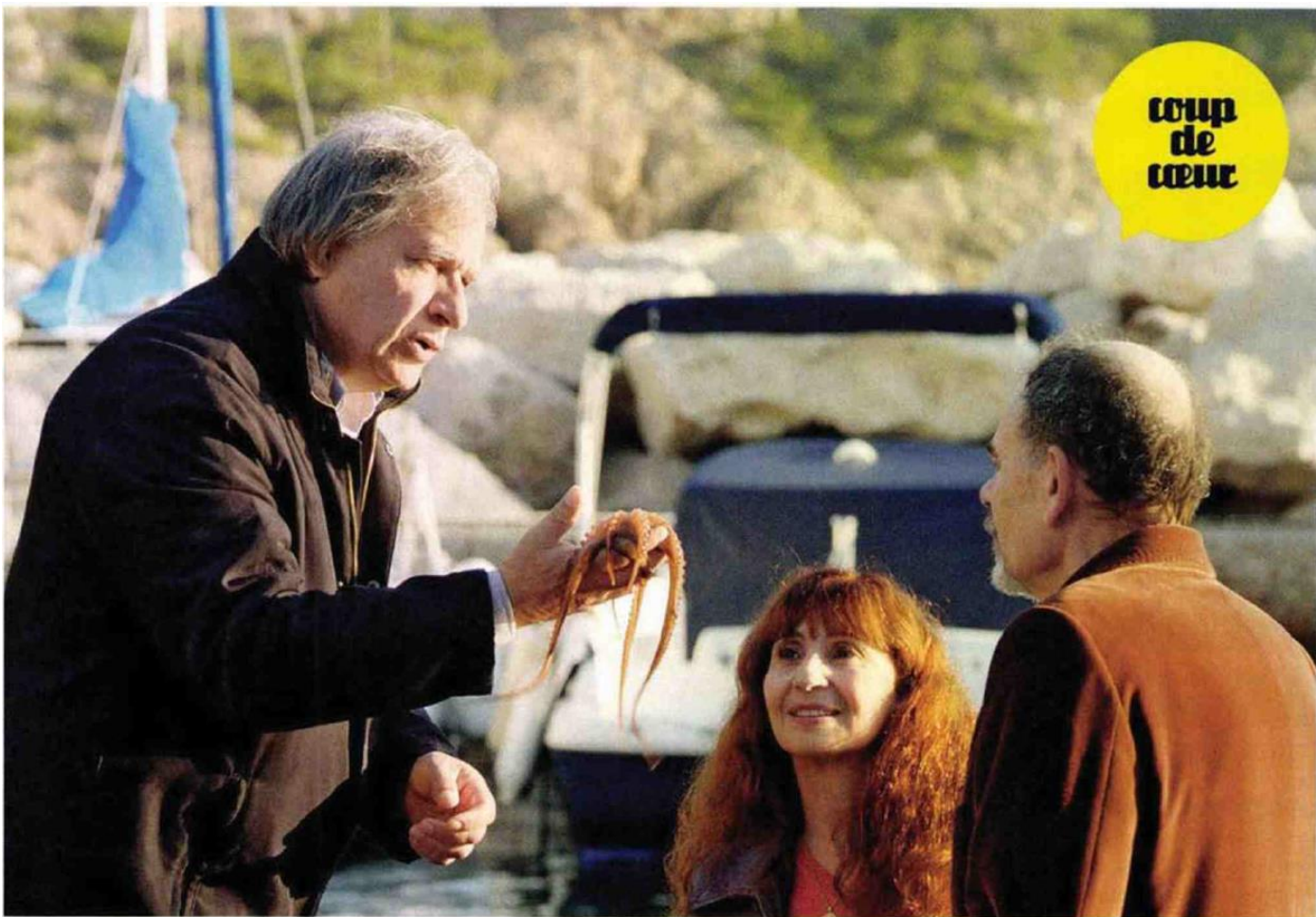
Cette partie de la côte n'est plus ce qu'elle a été. La plupart des maisons ont été vendues. Celles qui restent, telle cette villa avec

terrasse construite par Armand et son père, sont convoitées par de riches étrangers. Des véhicules militaires traquent les migrants.

Pour son 20^e film, coécrit avec le dramaturge Serge Valletti, Robert Guédiguian, entouré de sa petite famille d'acteurs qui connaît une tranquille expansion, mélange beaucoup d'ingrédients mais il les dose avec une telle justesse, un tel équilibre, qu'il réussit l'une de ses plus belles partitions. Si bien qu'entre nostalgie et résistance, c'est bien la vie qui continue vaille que vaille à passer et repasser par là.

« La Villa », comédie dramatique française de Robert Guédiguian, avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan, Jacques Boudet, Anaïs Demoustier... 1 h 47.

coup
de
cœur



LA VILLA ★★★

ENGAGÉ, GÉNÉREUX ET JOYEUSEMENT MÉLANCOLIQUE. UN BEAU GUÉDIGUIAN.

« ILS SAVENT que leur monde disparaîtra. Ils savent aussi que le monde continuera sans eux... » Fidèle à son habitude, Robert Guédiguian a les mots justes pour raconter les héros de son vingtième film. Deux frères – Joseph et Armand – et une sœur, Angèle, réunis autour de leur père, prolo, victime d'une attaque qui le laisse dans un état végétatif dans cette calanque, près de Marseille, où il avait édifié leur petit paradis à eux. Deux frères et une sœur que la vie a éloignés géographiquement (seul Armand est resté pour s'occuper du restaurant ouvrier mitoyen), mais que ces retrouvailles forcées vont pousser au bilan. Avec,

en arrière-fond, la possible mise en vente de cette maison familiale. La vie est passée si vite. Leurs idéaux ont perdu de leur superbe en passant au tamis du quotidien briseur de rêves. De ce foutu réalisme roi, qui pousse à s'arranger avec ses remords et ses regrets pour rendre le quotidien moins insupportable. Cette fratrie a connu des drames (la mort accidentelle d'un enfant qu'Angèle n'a jamais pardonné à son père, l'en jugeant responsable), des engueulades, mais le lien ne s'est jamais rompu. Et Guédiguian le retisse superbement. *La villa* est tout sauf l'œuvre d'un vieux con qui crierait à chaque plan combien c'était mieux avant. Oui, il chérit ce monde de fraternité que fut celui de sa jeunesse. Oui, il craint qu'il disparaisse. Mais par-delà cette mélancolie – joyeuse et jamais larmoyante –, il regarde aussi devant lui. Et fait surgir dans la vie de cette fratrie

trois réfugiés clandestins, gamins qui ont fui leur pays et réussi à rejoindre la terre ferme. Deux frères et une sœur. Comme Joseph, Armand et Angèle. On pourra trouver le parallèle un peu facile ou appuyé. Mais il s'inscrit parfaitement dans la naïveté et l'utopie revendiquées du cinéaste depuis toujours. Plonger dans un de ses films, c'est comme ouvrir un album de souvenirs au propre (scène bouleversante avec les flamboyants Jean-Pierre Darroussin, Ariane Ascaride et Gérard Meylan dans un extrait de *Ki lo sa ?*) comme au figuré. Mais le plus beau dans cet album reste les pages à remplir. Celles des combats à venir, nourries par les inévitables désillusions. Chez Guédiguian, la lutte n'est, au fond, jamais finale! ■ T.C.

De Robert Guédiguian • Avec Jean-Pierre Darroussin, Ariane Ascaride... • 1 h 47

LA VILLA ★★☆☆

De Robert Guédiguian, avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin. 1 h 47. Sortie mercredi. Dans une calanque, deux frères et une sœur se retrouvent après des années de séparation autour de leur père mourant. La réunion est propice à des règlements de comptes... Dès les premières images, on pénètre dans un univers familial avec le chant des cigales, la lumière apaisante du Sud en hiver. Robert Guédiguian convoque ses acteurs fétiches dans sa ville de cœur pour évoquer le temps qui passe, le deuil, les secrets de famille, mais aussi des préoccupations actuelles comme le terrorisme et les migrants. Un cinéma humaniste, bienveillant et nostalgique, qui prend le temps de respirer et de se déployer avec intensité. **S.B.**

Ariane Ascaride
et Jean-Pierre
Darroussin. PROD



La Villa

de Robert Guédiguian

Un drame familial qui s'élargit progressivement
à une réflexion politique plus vaste.
Un des films les plus émouvants de son auteur.

DEPUIS "LES NEIGES DU KILIMANDJARO" EN 2011, Robert Guédiguian n'avait plus tourné dans les calanques de Marseille (à l'exception d'*Au fil d'Ariane*, une œuvre onirique, quasi fellinienne, et donc hétérodoxe dans sa filmographie). Le voici de retour chez lui (ici, la calanque de Méjean, décor de théâtre génial, avec ses maisons colorées et le viaduc de la voie ferroviaire qui la surplombe), sur son territoire d'origine : le mélodrame joyeux. Mais pas que.

Car *La Villa* tient du paradoxe. Le film semble d'emblée un film de Guédiguian, et ne cesse pourtant de surprendre. Dès les premiers plans, Ariane Ascaride arrive en taxi... Puis Gérard Meylan apparaît. On est sur le point de s'inquiéter de l'absence de Jean-Pierre Darroussin quand il pointe le bout de son nez (avec Anaïs Demoustier).

Formellement, rien n'a changé : théâtralité, sens du romanesque, de l'humour (on rit beaucoup), rigueur du cadre. Thématiquement non plus : l'espoir dans l'humanité, le collectif, l'utopie, et le désespoir (incarné par le personnage cynique joué par Darroussin), le sentiment que tout a été perdu et qu'on ne le retrouvera jamais. On s'enfonce

dans son fauteuil, certain de réentendre une messe mille fois dite. Erreur !

Le récit est malin. Deux frères et une sœur se retrouvent auprès de leur père moribond (Fred Ulysse), aphasique et paralysé, dans le restaurant ouvrier-villa qu'il avait construit de ses mains, aidé de ses voisins. On croit le chemin tout tracé, celui des remords, des règlements de comptes familiaux. Mais le scénario multiplie les embardées et s'ouvre à des rencontres, des drames, à un passé qui n'est pas passé, mais aussi à la joie de l'amour, à des épiphanies poétiques, et au présent : il parle de la nature qu'il faut entretenir, des migrants qui se cachent des flics, du choix de sa mort, des amours difficiles entre les générations, et même de l'argent qui veut tout salir. Etc.

C'est bouleversant. Avec son côté nostalgique (sublime flash-back quand la calanque était le lieu de l'amitié et de la fête), Guédiguian nous dit, avec une foi dans le cinéma qui semble, elle, inentamée, ce que sont notre époque et les gens qui y vivent. **Jean-Baptiste Morain**

La Villa de Robert Guédiguian, avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan (Fr., 2017, 1h47)

« La Villa » : l'équinoxe de Guédiguian

Avec son vingtième film, **Robert Guédiguian** écrit l'une des pages les plus attachantes d'une œuvre qui se parcourt comme un album de souvenirs.

Adrien Gombeaud

 @AdrienGombeaud

Une calanque mélancolique, survolée par un chemin de fer. Près de Marseille, au cœur de l'hiver, Angèle, Joseph et Armand se retrouvent au chevet de leur père. Angèle est une actrice populaire. Armand tient depuis toujours le restaurant familial. Joseph, prématurément retraité, partage sa vie avec une femme plus jeune que lui. Il y a longtemps, un drame les a séparés. Leurs retrouvailles signent l'heure du bilan. Le leur et celui d'une génération.

Chapitre majeur d'une œuvre commencée en 1981 avec « Dernier Été », « La Villa » aurait pu s'intituler « Dernier Hiver ». En effet, nous sommes au-delà de l'équinoxe, en cette saison où les jours raccourcissent. Le monde d'Angèle, Joseph et Armand va disparaître avec eux. Bientôt, la gargote ne servira plus ses modestes plats du jour. La calanque accueillera vraisemblablement un boutique-hôtel avec spa. Depuis la terrasse, les héros regardent à l'horizon poindre un monde qui ne leur appartient déjà plus.

Ce film a la particularité de marier les deux veines du cinéma de **Guédiguian** : celle des contes, comme « Marius et Jeannette » (1997), et celle des films plus sombres, comme

Les Echos

LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE

« Lady Jane » (2008). Dans « La Villa », c'est précisément la violence de l'actualité qui transforme le récit

en fable. La mer, qui autrefois s'empara d'un enfant, en fait revenir trois. Gamins de l'autre rive de la Méditerranée, reflets inversés d'Angèle, Joseph et Armand, ils vont redonner une humanité à la calanque et un espoir pour demain.

Comme de vieux copains

Dire que « La Villa » est l'un des plus beaux **Guédiguian** n'a pas grand sens. Ses films s'additionnent en interdisant toute comparaison. Le temps d'un flash-back, le cinéaste convoque d'ailleurs quelques images de « Ki lo sa ? » (1989) sur un air de Dylan. Et l'on retrouve ses comédiens comme autant de vieux copains. Il y a des rides sur le visage d'Ariane Ascaride, la masse du corps de Gérard Meylan s'est doucement tassée. Nous, spectateurs, avons vieilli à leurs côtés. Avec la lumière des yeux d'Anaïs Demoustier, la famille s'agrandit.

Plus que la lutte des classes, voilà certainement la grande affaire du cinéma de **Guédiguian** : le temps qui va, la mémoire qui s'enrichit et tout ce que l'on oublie. Il y a la mer, le vin sur la table, les engueulades, les rires... Ce qui est cruel, bien sûr, c'est que l'on aimerait tant que cela dure plus que la vie. « C'est horrible, tous ces bons souvenirs », s'exclame Darroussin. Peut-être pas. ■

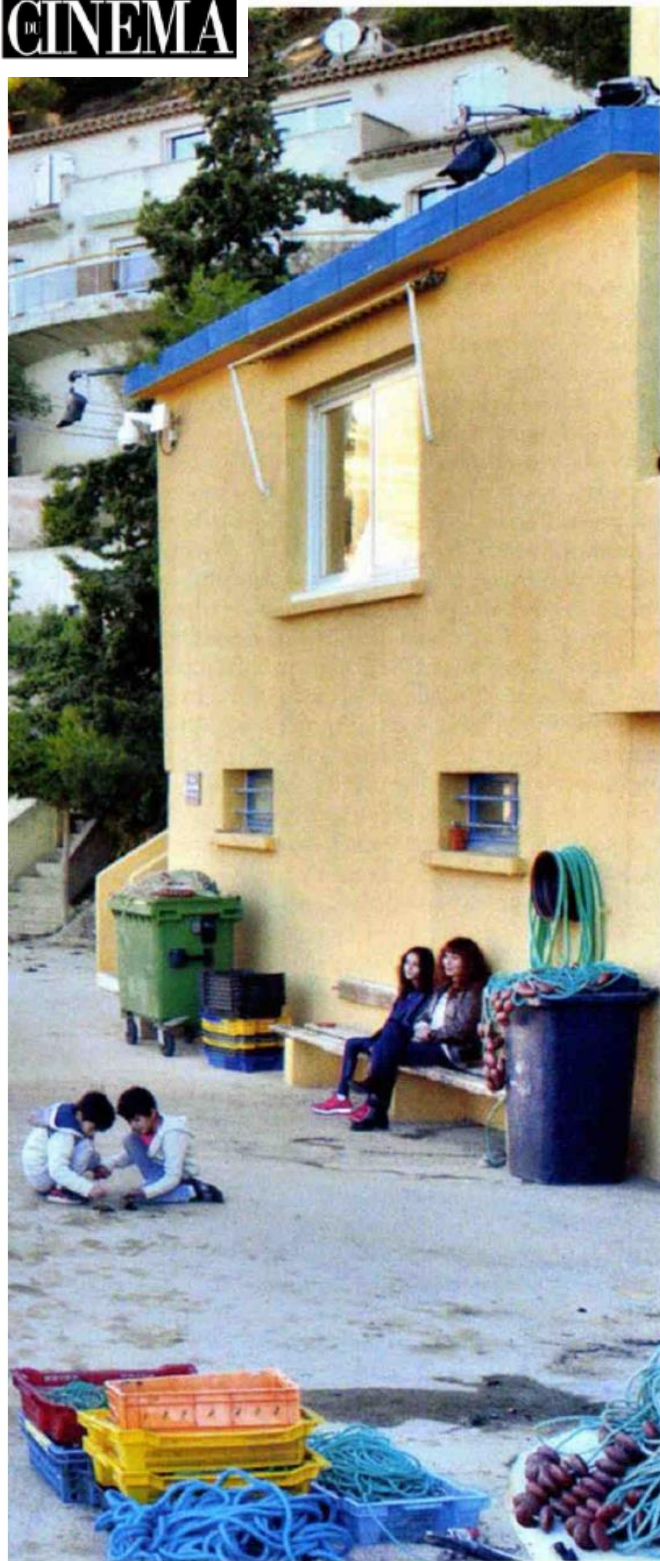
Droit devant soi

par Jean-Sébastien Chauvin

Depuis son balcon un vieil homme contemple la mer qui scintille dans la lumière hivernale. La main tremble, «*oh et puis tant pis...*», l'homme s'effondre, terrassé par une attaque. Ses trois enfants se retrouvent dans cette calanque désertée par les touristes pour veiller sur lui. Il y a Angèle (Ariane Ascaride), une actrice qui n'est pas revenue depuis 20 ans à cause d'un drame familial, Joseph (Jean-Pierre Darroussin), un homme blessé et sarcastique et Armand (Gérard Meylan), resté dans la calanque où il tient le restaurant populaire ouvert par son père. On est frappé, dès ce prologue, par la précision et l'économie narrative qui noue le récit en quelques plans. Et qui fait tomber une émotion profonde, comme une chape, qui ne quittera plus le film. Il y a les trois enfants et d'autres personnages, des plus jeunes et des plus vieux, qui nourrissent la trame dialectique du récit et font de *La Villa* un curieux film de chambre, comme un petit théâtre à ciel ouvert dans cette calanque surplombée par un immense viaduc, qui rappelle ces décors de trains électriques pour enfants avec leur paysage urbain hyperréaliste. Un lieu magique, presque irréel, que *Guédiguian* connaît bien où la vie est rythmée par le bruit du ressac et des trains qui traversent le viaduc. Le lieu d'un idéal collectif, désormais éteint, et dont il ne reste que quelques signes, un ou deux îlots de résistance au milieu des maisons de vacances aux volets clos.

On retrouve dans *La Villa* ces figures typiques du cinéma de *Guédiguian*, des personnages qui se tiennent droits dans leurs convictions, qui écoutent les autres dans un souci démocratique, mais ne dévient jamais du chemin moral qu'ils ont tracé en leur for intérieur. Tous les personnages, même ceux qui sont les plus éloignés des convictions du cinéaste (ici incarnés par Anaïs Demoustier et Yann Tregouët, jeunes adultes connectés), sont solidement ancrés, mus par une grande force d'âme, fût-elle à même de vaciller face aux échecs de l'Histoire. Il y a ce fils médecin, qui tient à aider financièrement ses parents, dans une position à la fois affective et morale, et en retour ces vieux parents qui refusent catégoriquement cette aide parce qu'elle les humilie. Chacun a raison d'agir comme il le fait, et le tragique naît de ce que ces positions, aussi justes l'une que l'autre, ne peuvent s'accorder quand bien même l'amour unit les personnages. Et si les convictions s'adoucissent parfois, si la dialectique fait son œuvre parce que les personnages ne sont pas bornés, aucun ne renonce à ce qu'il est ou à ce qu'il croit. Ainsi, quand l'évidence sonne à la porte sous la forme de trois enfants réfugiés à qui il faut donner soins et refuge, personne n'a la moindre hésitation.

Ce trait caractéristique du cinéma de *Guédiguian*—qui le distingue du «*chacun a ses raisons*» de Renoir, sans doute plus ambigu, et lui préfère cet échec de convictions—, on le retrouve jusque dans la posture des acteurs, dans leur façon de ne jamais s'avachir, de regarder toujours droit devant soi, sans regard oblique, qu'il s'agisse de faire la cour (Benjamin, jeune marin-poète amoureux fou d'Angèle) ou de faire face à un drame intime (Armand narrant à sa sœur les circonstances de la mort de sa fille). Il y a quelque chose de puissant



dans la façon dont les êtres se regardent souvent frontalement, sans évitement, sans jamais baisser les yeux, dans la confiance accordée à l'autre. Quand Joseph et Armand découvrent les trois petits réfugiés tentant de survivre avec un peu de confiture et quelques graines pour oiseaux, leurs regards soutiennent cette vision avec une force qui porte au-delà de la prise de conscience. Inutile de détourner les yeux : les choses sont là pour être vues, sans fard, c'est même la condition liminaire à l'action. En cela, et à d'autres égards, le film est à prendre ou à laisser. Certains reprocheront à Guédiguian un petit côté « san-ton de Provence » à la vision de ces trois enfants, qui renvoie à son goût assumé pour les imageries populaires et profanes de la religion. Mais le contrechamp sur les deux hommes, dont le regard est tout sauf attendri mais au contraire blessé par le scandale qui se présente à eux, ôte toute joliesse à la scène et même en décuple la puissance, par le frottement inattendu de la douceur des enfants et de l'horreur perçue par les adultes.

Et c'est la même force d'âme, la même façon de regarder le monde droit dans les yeux qui pousse le vieux couple, Martin et Suzanne, à mettre fin à ses jours. Le suicide comme seule sortie honorable pour ces gens qui ont toujours décidé de leur sort et qui sentent leur destin leur échapper. *La Villa* a des accents de tragédie antique : des êtres entiers, dépourvus de duplicité, sont pris dans la complexité des situations et la cruauté du réel. Il y a une vraie puissance d'incarnation dans ces figures qui ont quelque chose de pur, sont dessinées avec une sûreté d'exécution qui doit beaucoup à leur caractère entier, allant même jusqu'à frôler un certain hiératisme. Mais c'est un hiératisme jamais étouffant. Il l'este plutôt les corps d'une gravité, leur donnent un centre, les ancrent dans le sol. Dans la scène où les personnages sortent après avoir découvert les corps inanimés de Martin et Suzanne, ils se postent sur le balcon, bien en face de la mer, et ressemblent à un chœur antique, et en même temps ils font corps avec tout ce qui les entoure, telles des figures mythiques présentes de toute éternité.

Le soleil qui se pose sur les visages, l'horizon de la mer, cette pause-cigarette partagée, les regards vissés dans la même direction : tout cela donne un sentiment de communion, comme si tous partageaient une histoire, habitaient un même espace malgré le drame. Qu'est-ce qu'habiter un territoire ? Guédiguian, qui a fondé une partie de son cinéma sur la fidélité à des idées, des lieux, des acteurs, sait bien que s'inscrire dans un lieu, c'est le creuser autant horizontalement, dans l'étendue géographique (ramassée ici à l'échelle d'une calanque, mais qui a une portée universelle) que verticalement, dans la profondeur du temps et de l'Histoire. Ce qui n'empêche nullement de faire varier la géométrie du groupe, d'accueillir d'autres générations comme on accueille des étrangers en détresse. Le groupe n'est pas le clan. Et comme le dit la petite fille sur la tombe de son frère, celui qui meurt à un endroit y prend racine. Cet idéal que les personnages tentent de sauvegarder (en conservant le restaurant abordable pour tous, en hébergeant les enfants) est sans cesse menacé par la laideur de l'époque. Comme le remarque Angèle, la calanque est devenue le fantôme d'elle-même, destination de vacanciers qui ont acheté des cabanons et qui la laissent désertée. Le film est hanté par cette désaffection, le passé mythifié (le beau souvenir de la liesse du Noël collectif qui ressemble là encore à une imagerie populaire de crèche) étant remplacé par un désert ripoliné.

Mais le film prend une dimension encore plus forte avec la scène du balcon. Tandis que le groupe fume en regardant la mer, on voit un petit bateau s'approcher. Un raccord silencieux nous révèle ses occupants : des promoteurs immobiliers, costars et lunettes noires, visitent la petite crique et, dans un geste terrible de prédation, désignent les lieux comme si leurs doigts pointés vers l'objet de leur convoitise en faisaient les propriétaires. Alors Guédiguian a l'idée magnifique de raccorder avec des images de *Ki lo sa ?* (1985), où Ascaride, Meylan et Darroussin alors tout jeunes, débarquent dans cette même calanque pour se jeter à l'eau comme des enfants. Geste baigné à l'émotion intense, surgissement de jeunesse splendide, ces corps légers et insouciantes venus du passé contrastant avec ceux plus hiératiques car lestés du poids de l'histoire du présent de la fiction.

Mais ce que décrit ce raccord, c'est aussi, par contraste, une autre manière d'habiter un lieu, comme si Guédiguian voulait opposer un démenti à l'image révoltante (ici on ne tergiverse pas à nommer clairement l'ennemi) de ces possédants qui depuis leur bateau semblent acheter le monde. Les jeunes de *Ki lo sa ?* au contraire vivent le lieu, jouissent de l'instant, avec nonchalance et sans se comporter en propriétaires. Ce monde perdu est celui d'un idéal enfantin qui s'est fracassé sur une époque où tout doit avoir une utilité économique. Ainsi Bérangère, la jeune compagne de Joseph, qui lui dit que leur restaurant est une potentielle mine d'or, à condition d'en faire un lieu chic. À cette vision utilitariste, rivée à l'espoir d'une rentabilité, Guédiguian oppose des personnages qui voient le monde en poètes, jamais soucieux de s'accaparer les choses, plus enclins à en dire la beauté. Comme celle de ce balcon arrondi construit par le père, et qui est vu comme « une broche », celle qu'une femme pourrait épingle à sa robe pour « sortir dans le grand monde ».

Même s'il ne surplombe ni ne se moque d'aucun personnage, on sent bien que Guédiguian ne se reconnaît pas dans ces deux trentenaires qui parlent de s'installer à Londres pour payer moins de charges. C'est pourquoi l'espoir du cinéaste semble résider dans le raccord entre deux générations éloignées : les adultes vieillissants qui n'ont rien perdu de leurs rêves d'enfants et ces petits étrangers mutiques ayant fui leur pays. Dans une dernière scène bouleversante Angèle, Joseph et Armand se mettent, suivant un jeu rituel de leur enfance, à hurler leurs prénoms sous le viaduc pour en recueillir l'écho. Lorsque le petit réfugié, qui jusque-là n'avait pas décroché un mot, crie à son tour le prénom de son frère mort, cette image en miroir d'une sœur et deux frères venus de part et d'autre de l'histoire et de la géographie est peut-être la couture qui permettra de raccommo-der un monde menacé de déchirure. ■

LA VILLA

France, 2017

Réalisation : Robert Guédiguian

Scénario : Robert Guédiguian, Serge Valletti

Image : Pierre Milon

Montage : Bernard Sasia

Interprétation : Ariane Ascaride, Gérard Meylan, Jean-Pierre Darroussin, Anaïs Demoustier, Robinson Stévenin, Yann Tregouët, Jacques Boudet

Production : Agat Films & Cie

Distribution : Diaphana

Durée : 1h47

Sortie : 29 novembre

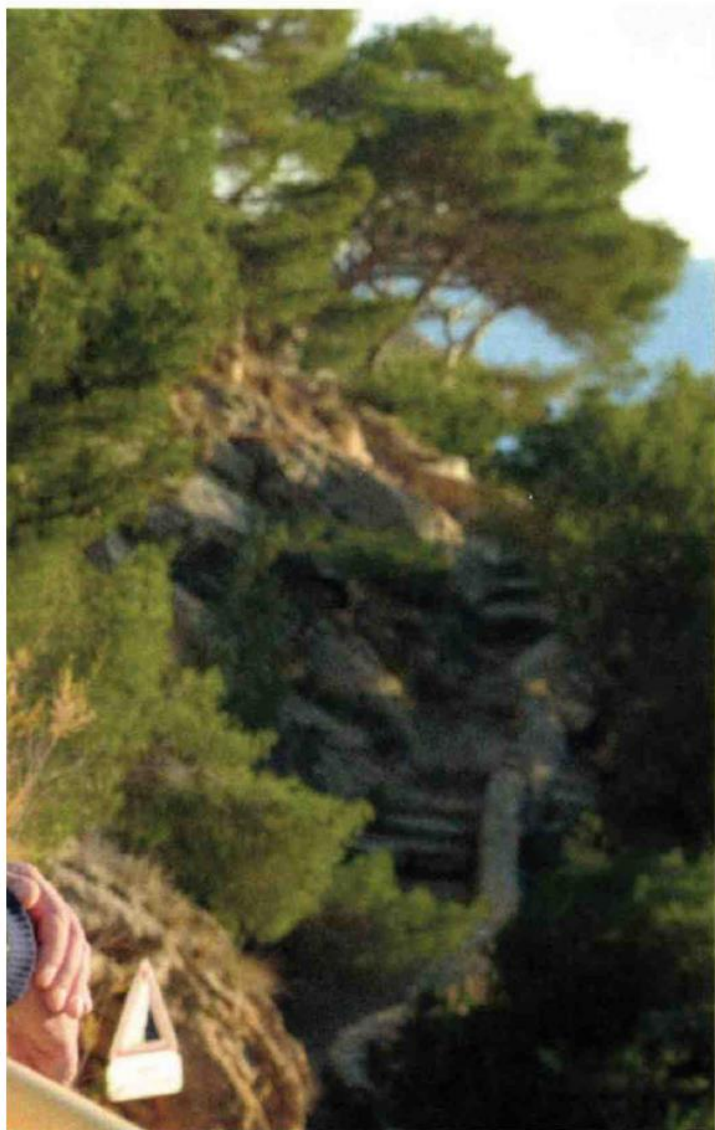
**CAHIERS
DU
CINEMA**

La Villa

À la folle jeunesse, à la robe de pourpre

PASCAL BINÉTRUY

POSITIF



La nostalgie a mauvaise presse. On se demande même si on ne va pas finir par la criminaliser. Assimilée à une déploration du passé, elle est perçue comme un sentiment réactionnaire, étranger à l'esprit d'une époque qui nous enjoint de changer tout le temps pour nous adapter au changement. Il s'agit pourtant d'un sentiment très noble qui a nourri une grande part de notre littérature, et notamment de notre poésie. Le sentiment de perte n'est-il pas constitutif de l'identité humaine ? Celui qui ne regretterait rien, ni les bons moments partagés, ni les êtres chers disparus, ne serait-il pas une espèce de monstre ?

C'est aux abords de ces considérations sur le temps qui passe, les rêves avortés, les retrouvailles compliquées et la nécessaire

adaptation au principe de réalité que Robert Guédiguian a posé ses bagages. Ce retour périodique, auquel il nous a habitués, sur sa terre d'élection, correspond à un désir de mieux en mieux assumé de faire le point sur sa propre vie et, évidemment, sur l'évolution de la société. Pour parfaire l'analogie, le film épouse la trajectoire d'un retour au pays natal d'Angèle (Ariane Ascaride) qui s'en est longuement éloignée.

Ce retour prend sa source dans la séquence d'ouverture. Un vieil homme contemple la mer depuis le majestueux balcon de sa villa. Sa main se crispe sur le bord de la table. La caméra accroche un coin de ciel vide. Une attaque fige le vieillard dans un mutisme dont il ne sortira pas. Un peu plus tard, de vieilles connaissances conversent aux abords de sa chambre. Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin et Gérard Meylan sont de retour. On les a connus en couple, amis ou amants. Dans *Les Neiges du Kilimandjaro*, Ascaride et Darroussin étaient mariés. Ils avaient pour beau-frère Gérard Meylan. Mais les cartes ont été rebattues. À présent, le trio forme une fratrie. Angèle est devenue actrice, Joseph, enseignant, et Armand, l'aîné, a repris le restaurant ouvrier inauguré par leur père. Pour Angèle, ce nouveau drame en ravive un plus ancien : la mort de sa fille Blanche qui l'a éloignée de ce père qu'elle rend responsable de l'accident. Autour d'un passé vivace et intense, quoique déchiré par cette tragédie, Guédiguian a conçu un film de retrouvailles qui nous prouve que la mémoire et les souvenirs sont deux choses très différentes. La mémoire produit une atmosphère ; c'est une lanterne qui éclaire les faits d'une lumière voilée. Alors que les souvenirs sont très visibles et peuvent être ressuscités en cas de besoin. Ses personnages ont beaucoup de souvenirs heureux : une pêche au poulpe, un pont qui renvoyait l'écho de leurs voix enfantines, une virée en voiture au son d'une chanson de Dylan, des représentations théâtrales dont témoignent quelques affiches. De leur jeunesse subsistent des photos en noir et blanc sur lesquelles s'attarde la caméra, comme si elles avaient autre chose à nous dire. Ce que ces photos nous disent, c'est que la mémoire de Robert Guédiguian se superpose aux souvenirs de ses personnages. Sa vision du présent se nourrit de la représentation du passé. Les images de la calanque, du petit port, des maisons en construction et de leurs habitants qui posent pour l'objectif sont bien plus que des photos : ce sont des archives du temps présent dont il se fait le chroniqueur. Plus contemplatif qu'à l'ordinaire, il se détache de ses personnages et filme la mer, le quai, les bateaux, les rougets qui frétillent ; puis la garrigue, ses sentiers, qu'Armand débroussaille, et même sa faune, attirée par l'agrainage. Tout un écosystème est convoqué dans ce film dominé par la notion de legs familial, moral et même écologique qu'enveloppe une même menace.

Pourtant, au fil du récit, le conflit initial entre Angèle et son père se déplace. La famille est une institution féroce. Des



Des archives du temps présent (Robinson Stévenin, Ariane Ascaride)

choses très simples, comme la cohabitation d'adultes n'ayant plus l'habitude de vivre ensemble, altèrent les relations affectives. À mesure que se déploie l'échelle des valeurs à laquelle adhèrent les personnages, le véritable nœud conflictuel du film se fait jour. Il apparaît d'autant mieux que Guédiguian a pris l'habitude, depuis *Les Neiges du Kilimandjaro*, de confronter ses quinquagénaires à la génération suivante, incarnée ici par Bérangère (Anaïs Demoustier), sur le point de quitter Joseph dont elle a été l'étudiante, et Benjamin (Robinson Stévenin), foudroyé lorsqu'il était adolescent par l'apparition lumineuse d'Angèle dans une pièce de Brecht. La génération du père a transmis à ses enfants des valeurs fondamentales : le droit, pour les ouvriers, de vivre dans la dignité, la solidarité et le sens de l'entraide, un sentiment d'appartenance à un milieu social et un accès mérité à la propriété, dès lors qu'elle est le fruit du labeur d'une vie. Or, ces valeurs prennent l'eau de toute part. Non pas, comme dans les régimes autoritaires, sous les coups d'une répression politique, mais parce que l'individualisme et le conformisme agissent en amont de la politique sur les mœurs, les rapports sociaux et la culture. D'autant qu'en raison de la paupérisation des classes populaires, pour employer une terminologie datée, et de la pression immobilière qui pèse sur le littoral, dont rend bien compte une courte séquence muette avec hors-bord de luxe et riches investisseurs, la génération suivante assimile ces petits propriétaires à des bourgeois.

Robert Guédiguian est un réaliste ; son imagination consiste essentiellement à proposer des histoires basées sur des expériences ordinaires. Néanmoins, la part qu'y prennent ses interrogations existentielles se traduit de plus en plus par un recours à l'excès, aux figures mélodramatiques et à une sorte de démesure dont témoignait dans le précédent volet l'adoption des enfants, et qui cristallise ici autour de la disparition d'un

couple de voisins puis de l'aide apportée aux petits réfugiés. Ses choix dramaturgiques audacieux, renforcés par un jeu légèrement distancé, installent les scènes dans cet entre-deux qu'il affectionne, entre naturalisme et théâtralité. Les motifs visuels et narratifs se répondent sous forme d'écho. Au rideau qu'on ferme, en prélude à une nuit d'amour, succède un rideau qu'on ouvre dans la chambre de Blanche, pour un salutaire retour à la vie. Aux voix des enfants d'autrefois et au mutisme du père se joignent les voix des jeunes réfugiés sortis de leur silence, c'est-à-dire des enfants d'aujourd'hui et de toujours, dans une magnifique scène finale qui ramène le film à son point de départ. La vie présente, nous dit Guédiguian, est dominée par une forme de chaos, de futilité, de passivité et de nécessité. Mais elle est traversée de fulgurances, de moments de grâce qui ressemblent au bonheur, bien qu'ils se fêlent à l'instant même où ils se forment. Les plans rapprochés sur des visages silencieux, des yeux qui se plissent et des moues dubitatives, l'attention portée aux

plaisanteries et aux humeurs, une douleur sourde tempérée par un goût de la répartie mordante, révèlent une vision de la vie qui procède pour partie d'une généreuse réflexion humaniste et pour partie d'une pulsion libertaire dont témoigne l'aventure nocturne d'Angèle, s'offrant à Benjamin dans une scène elliptique qui érotise le moment d'acceptation. Le film est d'autant plus réussi que Guédiguian y combine ses propres déceptions avec un lyrisme qui lui permet de réfléchir à la jeunesse, à la vieillesse et à la mort avec la même vitalité. Seuls ceux qui aiment vraiment la vie ont des choses intéressantes à nous raconter sur la fin du chemin. ■

POSITIF

LA VILLA

France (2017). 1 h 47. Réal. : Robert Guédiguian.

Scén. : Serge Valletti, Robert Guédiguian.

Dir. photo. : Pierre Milon. Déc. : Michel Vandestien.

Cast. : Anne-Marie Giacalone. Son. : Laurent Lafran. Mont. : Bernard Sasia.

Prod. : Robert Guédiguian, Marc Bordure.

Cie de prod. : Agat films & cie. Dist. fr. : Diaphana.

Int. : Ariane Ascaride (Angèle), Jean-Pierre Darroussin (Joseph),

Gérard Meylan (Armand), Anaïs Demoustier (Bérangère),

Robinson Stévenin (Benjamin), Yann Tregouët (Yvan),

Jacques Boudet (Martin), Geneviève Mnich (Suzanne).

Voir aussi n° 681, p. 33, Venise 2017

et ce numéro p. 76, San Sebastián 2017.

Sortie le 29 novembre

Dernier refuge face à la mer

" La Villa " Robert Guédiguian réunit sa famille habituelle dans un huis clos à ciel ouvert, devant la Méditerranée

SOPHIE AVON

Dans ce Sud-Est hivernal où Armand entretient les sentiers de la colline prête à flamber à la première chaleur, il dit à son frère que les chemins ont vite fait de se refermer si on ne les entretient pas. La remarque vaut pour une vie, et d'autant plus à l'heure du crépuscule où les espérances de la jeunesse sont devenues des angles morts – ou presque. Ce n'est pas drôle, sans doute, mais c'est ainsi, le temps galope et il faut bien défricher les mauvaises herbes quand les passages d'hier ont tendance à se rétrécir.

Robert Guédiguian navigue à merveille dans cet entre-deux où rien n'est tout à fait achevé ni tout à fait radieux, hors de sa Méditerranée. Il lui suffit d'ailleurs de la contempler, masse de calme où le levant scintille, pour trouver des raisons d'y croire encore. Il lui suffit de réfléchir aussi, et de mettre sa réflexion au service des personnages qu'il façonne depuis toujours, pour qu'un film de plus voit le jour, baigné de cet optimisme mélancolique qui fait sa patte.

Crique idyllique

La Villa a beau être ouverte devant la mer, c'est une cavité. On croit y être enfermé, loin du tumulte et des passions fortes, or les charivaris de l'époque s'y reflètent. L'auteur de " Marius et Jeannette " avait envie de filmer cet endroit, cette calanque près de Marseille, justement parce qu'elle est une caverne allégorique,

impasse géographique mais horizon lointain. Une origine du monde.

Armand (Gérard Meylan) y tient un restaurant depuis des années, le Mange-tout, avec son père qui l'a créé, poussé par le rêve ouvrier et l'idée d'une société plus juste.

Armand veut que cela reste un lieu où puissent venir se nourrir les moins riches. Son frère, Joseph (Jean-Pierre Darroussin), est en train de se séparer de sa jeune fiancée, Bérangère (Anaïs Demoustier), et si le couple est là, c'est parce que le patriarche a eu une syncope.

Angèle, la sœur benjamine (Ariane Ascaride), s'est rendue elle aussi au chevet du vieil homme, actrice que Paris a happée il y a longtemps et qui n'est jamais revenue. On apprendra peu à peu pourquoi, quelle tragédie gît là, dans cette maison au balcon merveilleux, dans cette crique idyllique qu'elle a prise en grippe et qu'elle foule pour la première fois depuis plus de vingt ans, se faisant déposer par un taxi au moment où débute le film.



Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin et Gérard Meylan, cette fois en frères et sœur : la famille Guédiguian à nouveau réunie dans une œuvre lucide et sensible. PHOTO AGAT FILMS &

CIE/FRANCE 3 CINÉMA

Voilà, tout commence ici, dans ce théâtre sur la mer dont le viaduc semble une vigie en surplomb. Les trains passent parfois sans compromettre la paix de cette côte, offrant aux voix des échos intarissables. Trois frères et sœurs, donc. On n'est pas si loin de Tchekhov, avec les personnages alentour, famille agrandie où s'invitent la petite fiancée, un jeune pêcheur (Robinson Stévenin) et les voisins de toujours (Jacques Boudet et Geneviève Mnich) qui, escortés avec amour par leur fils (Yann Trégouët), entendent vieillir comme ils ont vécu, librement.

Une fantaisie

Pas besoin de musique pour faire danser la troupe : elle n'a jamais été aussi vivante, paradoxalement, réunie autour du presque mort, à ce moment de la vie où, malgré le fardeau du temps et la disparition programmée des illusions, il s'agit encore de rebondir, de ne pas lâcher la rampe. C'est peut-être ce qu'il y a de plus beau ici, cette façon de transformer le plomb en or, la façon dont, creusant l'amer sentiment de n'être plus tout à fait dans le coup, des sexagénaires relèvent le gant de l'avenir.

Avec une modestie qui n'exclut pas le lyrisme, avec la volonté de s'emparer des thèmes d'aujourd'hui – comment parler de notre société sans évoquer les réfugiés ? –, avec une fantaisie qui allège les moments

trop graves et cette manière bien à lui de coller au réel sans être naturaliste, Robert Guédiguian déploie une œuvre lucide et sensible, une méditation aux multiples couches où, pourtant, tout semble à fleur de peau. Mais c'est une illusion. Chez l'auteur de " Lady Jane ", beaucoup de choses sont cachées qui se révèlent après. " C'est horrible, tous ces bons souvenirs ", dit Joseph avec l'humour qui le caractérise. La réunion de famille est saisie dans son essence, récapitulatif de ces existences jetées aux quatre coins du monde et qui se retrouvent. La douleur et l'amour, l'intimité de chacun et l'éternel champ politique. Tout y est. Il n'y a pas d'histoire à proprement parler, sinon un parcours de plus qui

se dessine au fil de l'eau, assemblage hétéroclite dont chacun des fragments s'emboîte comme si les personnages eux-mêmes se chargeaient d'apporter leur pierre à l'édifice. Les utopies sont peut-être mortes, mais il existe encore, au-delà des fratries de la généalogie, une idée fraternelle de notre condition humaine. Dont Guédiguian est le héraut. Creusant l'amer sentiment de n'être plus tout à fait dans le coup, des sexagénaires relèvent le gant de l'avenir ■

Guédiguian fidèle à lui-même

Marie-Aimée BONNEFOY
ma.bonnefoy@charentelibre.fr
« La villa » se situe dans une calanque près de Marseille. Un toit tranquille où palpitent encore quelques cigales. Un patriarcat s'y meurt obligeant ses trois enfants à se réunir après des années de séparation. Les retrouvailles réveillent les souvenirs, ouvrent les débats, font se confronter l'ancien et le nouveau monde... « *Qu'est-ce qui a changé?* », demande Angèle (Ariane Ascaride) à ses frères (Jean-Pierre Darroussin et Gérard Meylan). « *Nous* », répondent-ils. « *Mais le monde aussi.* » En revanche pas Guédiguian, qui malgré une évidente mélancolie face à la fuite du temps est resté le même après quarante ans de cinéma. Il le prouve avec ce film un peu « fourre-tout » sur la vie, la mort et le monde tel qu'il dérive. Mais très engagé et très attachant. Il le disait même avec l'accent, lors d'une récente rencontre au festival de Sarlat.

Fidèle à son territoire
Robert Guédiguian. « Je suis né à Marseille, j'y ai grandi et milité. J'ai l'Estaque rivé au cœur. Depuis *Le dernier été*, mon premier film, beaucoup de mes histoires s'inscrivent dans ce paysage. J'espère montrer ce territoire de la façon la plus authentique possible. En évitant tout pittoresque. »
Fidèle à ses engagements
« Je suis fils d'ouvrier et mon père ne savait pas bien parler. Alors je le fais à sa place en m'engageant à respecter ce milieu avec humilité et

dignité. Je veux montrer la réalité de la vie des gens. Je n'ai jamais fait que des films réclamant davantage de justice et d'égalité. Politiquement je suis extrêmement choqué que les particules des idées de gauche n'arrivent pas à refaire une molécule ! L'histoire bégaie et je suis déçu. Je pense profondément que la France n'est pas un pays de droite. Mais j'espère et je crois que la gauche va se reconstruire et revenir. »
Fidèle à son parler vrai
« Oui, Il faut accueillir toute la misère du monde. On est riche. On va crever de cholestérol. Il faut filer à bouffer aux migrants. Bien entendu, il y a des pauvres en France comme dans tous les pays d'Europe. Mais face à cela, on a les Panama Papers, et Bernard Arnault qui prétend rester dans la légalité ! Si j'ai mis trois enfants migrants dans mon film, c'est pour convaincre, par une parabole, de la nécessité de s'ouvrir aux autres. C'est une question de survie du monde. »

Fidèle à sa bande
« Avec Gérard Meylan, on se connaît depuis toujours, on s'est suivis de la maternelle au lycée. Depuis 1980 et *Dernier été*, il est de tous mes films. Ariane Ascaride, je l'ai connue à la fac. Elle était militante de l'Unef comme moi. Je l'ai épousée, il y a 42 ans. Ainsi, j'avais mon actrice sous la main ! Elle était au conservatoire avec Jean-Pierre Darroussin. On a sympathisé et depuis on est une équipe ! Pour le prouver, j'ai mis dans *La villa* un extrait de *Ki lo sa ?*

de 1985, où tout le monde était déjà là, dans cette même calanque. Mais je ne me suis pas dit, il y a 25 ans : « On va faire tous ces films ensemble ». Il s'est trouvé que l'on était de la même extraction. Tous des aristocrates ouvriers ! C'est pour intervenir dans le monde dans lequel on vit que l'on fait ce métier. Ensemble, on a un programme commun très clair. »
Fidèle à son cinéma
« Le cinéma commercial est de plus en plus navrant. Ce n'est plus du cinéma. C'est du chiffre. Pour autant, il faut que le cinéma indépendant arrête de se regarder le nombril et ne devienne pas autiste. Il s'est endormi sur ses lauriers. Il faut qu'il fasse vite pour reconquérir le public. Sinon il va totalement disparaître. J'espère être un pont entre les deux. »
« La Villa », drame de Robert Guédiguian.
Avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan, Robinson Stevenin, Anaïs Demoustier... 1h47.
3 nominations au festival Mostra de Venise. première ■

Avec le temps va...tout s'en va

Souvenirs, regrets, temps perdu jamais retrouvé : la nostalgie habite La Villa de Guédiguian qui réunit les acteurs qui depuis toujours ont fait son cinéma. Un cinéma qui raconte la vie des gens simples.

Nathalie CHIFFLET.

Ce qui a été ne reviendra jamais et les souvenirs n'y pourront rien changer. La mémoire même des choses finira par se diluer et se perdre. De ce passé défunt, Robert Guédiguian fait le deuil dans l'un de ses films les plus personnels et les plus désenchantés. Il commence par la mort qui rôde : un très vieil homme sombre, absent à lui-même et aux autres après une attaque.



Robert Guédiguian rassemble ceux qui depuis toujours font son cinéma et l'ont accompagné dans le récit de la vie des gens. Photo DR

Autour du vieil homme malade se réunissent dans la maison paternelle ses enfants, deux frères et une sœur. Des visages connus, la famille des comédiens fétiches du réalisateur, Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan. Il les ancre comme à son habitude dans son Marseille natal, le lieu central et essentiel de son cinéma « de quartier ». Autour d'eux gravitent des jeunes gens, donc une nouvelle génération d'acteurs : Anaïs

Demoustier, Robinson Stévenin, Yann Trégouët.

La villa de cette famille et fratrie fait balcon sur une calanque qui est le territoire de l'intime, où le réalisateur possède lui-même une maison. Entre les rochers de calcaire, face à la mer, elle est le berceau d'un petit monde où tous se connaissent depuis toujours, communauté dont certains sont partis, d'autres restés.

Guédiguian ne serait pas Guédiguian s'il était désengagé et s'il ne faisait entrer dans son cinéma des notations sociales, donc politiques. La Villarésenne du fracas du monde, de la tragédie des migrants qui s'échouent sur les rives de la vieille Europe. Ils ajoutent d'autres lignes de destins : l'arrachement, l'exil, la misère, la survie, la mort parfois au bout du voyage.

Des gamins ont trouvé refuge dans les broussailles au-dessus de la calanque après le naufrage de leur bateau. Ils ont perdu leurs parents, ils sont seuls. La question posée n'est pas ce qui sépare et ce qui unit à ces étrangers qui parlent une autre langue. Guédiguian redit que leur tragédie est la nôtre et aussi, pour parler comme le cinéaste Clément Cogitore, que « le seul exil que l'on a en commun est celui de l'enfance. »

Durée : 1 h 47. ■

La Villa

Le Télégramme
Quimper

Pascal Le Duff

En plantant sa caméra dans la calanque de Méjean, Robert Guédiguian réunit sa troupe fidèle pour un très beau film sur le passage du temps et les regrets, avec heureusement une bonne dose d'espoir...

Pascal Le Duff

Comédie dramatique de Robert Guédiguian, avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan, Jacques Boudet, Anaïs Demoustier, Robinson Stévenin et Yann Tregouët.

Au chevet de leur père victime d'une attaque, une soeur et deux frères se retrouvent après des années d'éloignement. Angèle, actrice connue, est toujours traumatisée par le deuil qui a distendu leurs liens. Joseph est accompagné de sa trop jeune fiancée Bérangère qui s'éloigne de lui. Contrairement à eux, Armand, l'aîné, n'est jamais parti, s'occupant du restaurant ouvrier bon marché situé en dessous de la villa que leur père a construite de ses mains, à l'écart du monde, dans une calanque située à quelques kilomètres de Marseille.

Un nouveau sens à leur vie

Ce n'est pas une famille bien portante qui se réunit à cette triste occasion mais des êtres en perte de repères. La disparition annoncée du patriarche marque la fin d'une époque pour les enfants mais aussi pour ce paradis qui se vide petit à petit de ses habitants, la valeur immobilière des propriétés faisant

oublier les valeurs communes. À l'exception d'un marin-pêcheur attiré par Angèle, des derniers voisins qui se voient comme des reliques en bout de course et des militaires recherchant des réfugiés dont le bateau vient de s'échouer, le lieu est déserté. Le présent mélancolique contraste avec les souvenirs heureux dans ce coin préservé du regard du monde. Leurs larmes soudaines et l'effet d'une cigarette sur le moral en disent long sur les talents d'auteur de Guédiguian. Par ces élégantes pirouettes, il révèle beaucoup avec une grande retenue dans les expressions orales. En incluant le sort des réfugiés, il impose un discours sur le monde actuel alors que ses personnages semblent empêtrés dans le passé. Sans donner de leçon, il offre à ses personnages un nouveau sens à leur vie. La compassion pour l'autre, inscrite dans leur éducation mais demeurée jusque-là comme étouffée, les délivre du risque d'être complaisants avec eux-mêmes.

Des flash-back bouleversants

Les personnages nous apparaissent d'autant plus humains que le réalisateur semble s'être révélé comme jamais, en particulier à travers les piques acerbes de celui de Jean-Pierre Darroussin et le rôle d'observateur aiguisé qu'il pourrait s'octroyer s'il se décidait à raconter son parcours. Émouvant dans son registre d'hyper sensible agressif, ce membre

inaltérable de la troupe de Guédiguian partage une nouvelle fois l'écran avec ses autres magnifiques compagnons, dont Ariane Ascaride et Gérard Meylan. Leur complicité permet des flash-back bouleversants, comme nul autre cinéaste ne peut s'en offrir. En racontant l'histoire d'une famille, il atteint l'universel et saisit l'évolution de notre civilisation. Pessimiste éclairé, il croit encore, envers et contre tout, que le meilleur reste possible mais qu'il s'agit d'un combat à mener âprement au quotidien.



ET AUSSI LA VILLA

Page arrachée à son journal intime collectif, le nouveau Robert Guédiguian capte les ultimes soubresauts de jeunesse de ses alter ego, chronique le monde tel qu'il est et croit encore à la poésie et à la fraternité, le tout du haut d'un balcon sur la Méditerranée. De l'utopie vraie.

PAR VINCENT RAYMOND

Depuis un drame intime, Angèle n'était jamais revenue voir son père ni ses frères. Après l'AVC du patriarche, elle redescend pourtant un jour d'hiver dans la calanque familiale. Histoire de régler le présent, solder le passé et peut-être se reconstruire un futur. « J'ai l'impression de faire une espèce de feuilleton depuis trente ans. Sans personnage récurrent, mais avec des acteurs récurrents. Et je joue avec cette ambiguïté. » La confiance de Robert Guédiguian prend d'autant plus de sens ici où le cinéaste convoque un extrait de son film *Ki Lo Sa* (1985) pour illustrer un flash-back – procédé auquel il avait déjà eu recours dans *La Ville est tranquille* (2001), agrémenté d'un fragment de *Dernier été* (1981). « Je serais tenté de le faire souvent, mais ce serait une facilité. Là, par rapport au sujet, ça se prêtait bien », confirme le cinéaste. bercée par la musique de Bob Dylan, cette réactivation d'une archive ensoleillée du lieu et des protagonistes confère à *La Villa* une singulière épaisseur temporelle emplie de mélancolie. Passant l'essentiel du film à ressasser cet autre passé à l'origine de leur brouille, les personnages semblent avoir oublié ce temps bien réel et vécu de l'insouciance.

QU'ON ME DONNE L'AMPHI

Gradinée, plantée de cabanons et s'ouvrant vers la mer comme une enceinte de spectacle sur une scène, la Calanque de Méjean où se déroule *La Villa* a tout d'un immense théâtre à ciel ouvert.



«-C'est toi qui as joué dans *Le Poulpe*, Jean-Pierre ?»

S'y jouent des dramuscules dans la toile de fond du récit principal, participant de la coloration du décor global et de son ancrage dans le temps présent. Outre le surgissement d'enfants migrants traqués par des militaires, comment ne pas évoquer la situation de ce couple âgé préférant à l'expulsion (et à l'humiliation d'être aidé financièrement par son fils) le choix d'une mort conjointe ? Tout n'est heureusement pas désespéré ni triste dans ces agrégats de vies : l'histoire d'amour qui se noue entre Angèle et un jeune pêcheur prouve que même si cela semble improbable en plein hiver, on trouvera toujours un peu de soleil dans l'eau froide.

LA VILLA

De Robert Guédiguian (Fr, 1h 47) avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin... Au Ciné Mourguet, Cinéma Comœdia, Lumière Terreaux, Pathé Bellecour, UGC Astoria

Guédiguian, hors saison

DRAME (1h47) De Robert Guédiguian, avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan

L'histoire



L'impeccable troupe de Robert Guédiguian, à nouveau au complet.

Dans une calanque près de Marseille, au creux de l'hiver, Angèle, Joseph et Armand, se rassemblent autour de leur père vieillissant. C'est le moment pour eux de mesurer ce qu'ils ont conservé de l'idéal qu'il leur a transmis, du monde de fraternité qu'il avait bâti autour d'un restaurant ouvrier dont Armand, le fils aîné, continue de s'occuper.

Notre avis

Initiée avec *Le fil d'Ariane* la collaboration entre Robert Guédiguian et Serge Valletti porte ses fruits et *La Villa* demeure sur beaucoup d'aspects l'une des meilleures livraisons récentes du cinéaste marseillais. Le point de

départ, une variation de *La Cerisaie* de Tchekhov est rapidement oublié lors de ce huis-clos "hors saison" faussement théâtral où le soleil du sud laisse place au ciel automnal. Atmosphère inquiétante, grisâtre, assez inédite chez le réalisateur de *Marius et Jeannette*, parfaitement approprié à la psychologie de ces sexagénaires brisés par leurs rêves déçus. Film sur le temps, la mort et le rapport entre les générations, porté par sa troupe habituelle : Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan (ici frères et sœurs), Jacques Boudet (voisin prêt à partir avant qu'il ne soit trop tard), ou encore les trentenaires Anaïs Demoustier et Robinson Stévenin (qui étaient à l'affiche des *Neiges du Kilimandjaro*), *La Villa* alterne les dialogues percutants et les silences pour faire rejaillir le passé. L'utilisation malicieuse des flash-backs, à partir des images de *Ki Lo Sa* qu'il tournait en 1985, conclut une boucle temporelle tout en portant une réflexion sur son propre cinéma. Un petit monde qui s'ouvre pourtant vers l'extérieur, vers l'autre... Même si sur ce coup-là, l'ajout du problème des migrants et de l'omniprésence de l'armée est bancal, car trop survolé et ne porte qu'un point de vue naïf sur le sujet. Sans compter qu'il fait sortir le spectateur de l'intimité jusqu'alors impeccablement instaurée. ■